

Récit

Quand les glaciers embrasent nos imaginaires

Mêlant exploration intime et enquête fouillée, «Un Monde en liquidation», de Thierry Raboud, dépeint avec acuité le sentiment de perte face à l'inexorable effacement d'une partie de nos paysages

Marco Dogliotti

«**L**a forme d'une ville change plus vite hélas que le cœur des humains», disait le poète Jacques Roubaud. C'est aussi le cas, désormais, des paysages alpins. Dans *Un Monde en liquidation. Histoires postglaciaires*, Thierry Raboud remonte à la source des glaciers liquéfiés et de ses souvenirs.

Il sera au début question d'ours blancs. Comme tant d'enfants valaisans, comme des milliers de touristes du monde entier, l'auteur a un jour pris la pose devant le photographe qui officiait dans la grotte à l'incomparable lueur bleue creusée sous le glacier du Rhône. Sur le cliché illustrant la couverture du livre, on le voit âgé de six ans, entouré de sa sœur et de son frère, dans une mise en scène absurde et familière à la fois. Les enfants en cuissettes tiennent une peluche d'ours blanc et un petit drapeau suisse. Derrière eux, deux énormes mascottes de plantigrades polaires montrent le bout de leur langue rouge.

Le refuge de Frankenstein

Pourquoi et comment, se demande l'auteur, à mesure que les glaces se retirent, l'ours polaire est-il venu à occuper une place si importante dans nos imaginaires? Il a fait les beaux jours du monde forain et circassien. Il s'invite à la radio dans l'hymne cold wave du groupe suisse Grauzone, *Eisbär*, (1981). Il est omniprésent dans les décorations de Noël et les vitrines des voyagistes. Le zoo de Central Park hébergeait Gus, «ours bipolaire» sous Prozac. Le petit Knut, né en captivité au zoo de Berlin, est devenu une star. Si l'ours blanc nous renvoie l'image rassurante d'un monde inaltéré, Thierry Raboud reconnaît sur la photo d'enfance la «fusion paradoxale du *teddy bear* et du remords glaciaire. Du doudou et du désastre».

Trente ans plus tard, le glacier du Rhône a reculé de 500 mètres. «Nous voilà de l'autre côté, celui des conséquences. La montagne en moi aura désormais ce visage de pierre et d'absence.» Il s'agit maintenant d'«habiter le désenglacement». D'arpenter, «avec un entêtement mélancolique», accompagné parfois



Dans son livre, Thierry Raboud évoque une visite du glacier du Rhône en famille, lorsqu'il était enfant. Une photographie où il pose avec son frère et sa sœur, dans une grotte à la lueur bleue incomparable creusée à même la glace, figure sur la couverture de son ouvrage. (Eddy Mottaz/Le Temps)

«La montagne en moi aura désormais ce visage de pierre et d'absence»

Extrait de «Un Monde en liquidation», de Thierry Raboud

de sa fille – elle a le même âge que lui sur la photo – les paysages disparus.

Mais avant de devenir le lieu du remords, le glacier a été celui des fantasmagories, de l'altérité inquiétante. Mary Shelley ne s'y est pas trompée, qui fait de la mer de Glace (aujourd'hui, «un lit de sable») le refuge de son Frankenstein. Les grands-parents de Thierry Raboud, ethnolinguistes spécialisés dans les patois valaisans, ont contribué à récolter les noms des étranges personnages, *Tschuppigreta*, *Hammersieda*, *Alt Schmitzja*, *Nepomuk*, qui prennent part au cortège des morts parcourant les glaciers, le *Gratzug*.

Dans le Rilke des *Quatrains valaisans*, le glacier impose encore le silence, dicté par la crainte. C'est que l'on tend l'oreille aux craquements, aux grondements, aux brus-

ques changements de régime du torrent, qui peut tout emporter dans sa furie. Quelques dizaines d'années plus tard, la poésie de Chappaz renvoie l'écho du vacarme causé par l'édification des barrages. Entamée au siècle précédent avec l'invention du tourisme, l'exploitation systématique des ressources alpines bat son plein et n'a pas cessé depuis, même à l'heure où, dans les Alpes et ailleurs dans le monde, les défenseurs de la nature se réunissent pour célébrer les funérailles des glaciers évanouis. Même si cela peut paraître complètement insensé, il y a fort à redouter que «plantant leurs molaires dans la moraine, les bulldozers» continueront obstinément de sacrifier «le glacier aux entêtements des illusions hivernales».

Avec la bénédiction du pape

Dans son exploration de l'intime, doublée d'une enquête de type journalistique visant à épuiser son sujet, Thierry Raboud séduit aussi bien par sa langue précise et suggestive que par la multitude des sources convoquées, qui vont de la glaciologie à la culture populaire, de l'actualité à la littérature, de la botanique à l'ethnologie. Si le propos est par moments élégiaque, il ne s'interdit pas, loin de là, l'humour. Ni une pointe de malice, comme lorsqu'il relève qu'à la suite d'une récente autorisation papale, les fidèles de Fiesch peuvent maintenant prier contre le recul des glaciers, alors que depuis des siècles ils le faisaient pour conjurer la menaçante avancée du glacier d'Aletsch.

Le livre fait un détour par la fiction: le voyage de l'auteur au Svalbard ne sera qu'imaginaire, «pour ne pas ajouter à la brûlure du siècle». Thierry Raboud pratique également l'art typographique. A la fonte des glaciers répond le progressif effacement sur la page: une saisissante section de neuf pages énumère, avec une encre de plus en plus pâle, du Sântis au Mettligletscher, le nom de tous les glaciers disparus en Suisse. C'est enfin en poète qu'il compose un herbier glaciaire: «alchémille des glaciers/épervière des glaciers/font un bouquet d'hiers/génépi des glaciers/œillet des glaciers/que je déposerai/renoncule des glaciers/rhinante des glaciers/sous les traînées d'acier». ■



Genre Récit
Auteur Thierry Raboud
Titre Un Monde en liquidation.
Histoires postglaciaires
Editions La Baconnière
Pages 113

Se retourner sur le passé, les yeux grands ouverts

L'historien Christian Jouhaud invite à appréhender des scènes issues d'époques différentes en ayant conscience du regard qui est le nôtre aujourd'hui. Une démarche stimulante visant à s'approcher de la vérité

Voici plus d'un demi-siècle, un historien américain du nom de Hayden White semait le trouble dans sa profession en cherchant à montrer que ses confrères modélaient largement leurs textes sur les mêmes procédés stylistiques et narratifs que les écrivains. La «réalité historique» se révélait pour lui comme une construction, pour ne pas dire une fiction. A juger les libertés que tant de gouvernements de nos jours prennent avec leur manière

de présenter le passé, la thèse de White peut résonner de façon rétrospective comme une sorte de cri d'alarme.

Reconnaître les filtres

On n'en saluera qu'avec plus de vigueur les tentatives que d'autres historiens actuels mènent pour rétablir au moins l'idée d'une approche possible de ce qu'il faut continuer à nommer malgré tout une «vérité». Christian Jouhaud est de ceux-là. Cet historien, spécialiste de Richelieu et du XVIIe siècle français, publie aujourd'hui un ouvrage intitulé *Voir le passé*, dans lequel il soumet à l'analyse une série de représentations empruntées à des époques très différentes

dans lesquelles un mémorialiste, un peintre, un écrivain ou un témoin ont cherché à «faire voir» une scène ou une situation, voire une atmosphère particulière.

Ces scènes, Christian Jouhaud cherche alors non seulement à en reconstruire les conditions d'émergence mais encore à reconnaître les filtres à travers lesquels le lecteur du XXIe siècle, et le lecteur qu'il est lui-même au premier chef, peut en approcher ou en construire la «vérité». Du coup, la réflexion de *Voir le passé* est-elle souvent menée à la première personne, ce qui n'a rien d'étonnant dans la mesure où cette première personne a surtout valeur d'exemple: son Je n'est que le tenant-lieu du Je de chacun.

Il est rare qu'un livre d'histoire soit simultanément aussi réflexif et aussi personnel que celui-ci. Sans perdre jamais de vue sa propre démarche, il entraîne le lecteur à travers un dédale de rencontres qui, peu à peu, permettent de comprendre comment «savoir historique et expérience de la vision» (sous-titre de l'ouvrage) peuvent se combiner pour une approche plus juste du passé.

Une telle justesse importe. Les historiens ont une responsabilité particulière dans nos sociétés. Ils sont, ou du moins ils devraient être, les garants d'une exigence intellectuelle qui s'inscrit en faux contre toutes les tentatives de déformer la réalité du passé et du présent à des fins d'autant plus pernicieuses qu'inavouées. Même s'il n'existe

pas de vérité historique absolue, il existe au moins des approches dont l'honnêteté s'impose à notre vœu d'y voir clair. *Voir le passé* est de ces approches-là. ■ John E. Jackson



Genre Essai
Auteur Christian Jouhaud
Titre Voir le passé. Savoir historique et expériences de la vision
Editions Champ Vallon
Pages 315